

Denis continua, comme s'il n'avait point entendu cette interruption :

— Je vous offre à chacun dix écus ; cela vous va-t-il ?

Il y eut un instant de silence.

Hermann le rompit.

— Tenez, capitaine, — dit-il, — dix écus, c'est trop peu ! Nous aimons mieux courir les chances de la prise.

Denis, frémissant de colère, reprit :

— Eh bien, vingt écus ?

— Ah ! moi, — répondit Hermann pour la seconde fois, — je suis d'avis que nous emmenions ces deux femmes à Falkenhorst, où elles nous feront passer quelques instants agréables. Il y a diablement longtemps que nous n'avons joui de la société du beaux sexe.

— Ah ! pensa Denis avec amertume, — tu me payeras tout cela, Hermann ! . . . Patience ! patience !

— Chut ! — dit tout à coup Roncevaux en prêtant l'oreille. On fit silence, et tout le monde écouta.

On entendit, à une faible distance, le bruit des roues d'une voiture lancée rapidement et les grelots de chevaux.

Le carrosse approchait.

Deux ou trois bandits armèrent leurs mousquets.

— Voyons, — s'écria Denis, qui sentait que dans quelques secondes il ne lui serait plus possible d'empêcher l'attaque ; voyons faites vos conditions vous-mêmes. . . . A quel prix voulez-vous m'obéir ?

— Vous nous donnerez vingt pièces d'or à chacun, capitaine, — reprit Hermann, — ou sinon nous courrons la chance. . . .

— Soit, répliqua Denis, — vingt pièces d'or à chacun, c'est maintenant convenu. . . .

— N'importe, — murmura le bandit, — c'est dommage ! Une belle femme, ça vaut mieux que de l'argent !

Le carrosse avançait toujours.

Enfin, il atteignit lentement du petit bois.

Le postillon, comme s'il eût deviné que l'endroit était dangereux, excita son attelage du fouet et des éperons.

Les chevaux prirent le galop et entraînèrent rapidement Marguerite et Mina, qui ne se doutaient guère du terrible péril auquel elles venaient d'échapper.

Revenons au château de Falkenhorst, le surlendemain de la soirée pendant laquelle s'étaient passés les incidents mis par nous sous les yeux de nos lecteurs.

Les chevaliers du poignard, revenus depuis deux heures dans leur aile, achevaient de souper.

Denis quitta pendant un instant la salle voûtée où toute la bande se trouvait rassemblée. Il revint, apportant un petit sac rempli d'or qu'il posa sur la table.

— Camarades, dit-il en ouvrant ce sac, je suis votre débiteur et je vais vous payer.

Et il donna successivement vingt pièces d'or à chacun des bandits qui avaient assisté à l'expédition de l'avant-veille.

Hermann seul parut être oublié par lui dans cette distribution. Mais il ne pouvait s'accommoder de cet oubli ; aussi se leva-t-il de table en s'écriant :

— Eh bien ! et moi, capitaine, et moi ? Est-ce que je ne dois pas recevoir comme les autres ce qui me revient ?

— C'est juste, — répliqua froidement Denis, — il est juste de te payer et même de te payer double ! Viens donc chercher ton or ?

— Hermann s'avança.

Quand il ne fut plus qu'à quelques pas, Denis, de sa main gauche lui jeta les pièces d'or, tandis que de la droite, prenant un pistolet à sa ceinture, il le lui déchargeait en pleine poitrine.

Le brigand tomba roide mort.

Alors Denis s'écria, au milieu de la stupeur générale :

— Voilà ce que je lui devais pour avoir mis aux enchères la volonté de son capitaine, comme le ferait un usurier juif avec un débiteur affamé ! Il en arriverait autant à quiconque essaierait d'imiter son exemple ! Jetez ce corps aux oubliettes, et répandez du sable sur le sang.

Les ordres de Denis Poulaillet furent exécutés à l'instant même et avec une obéissance passive.

L'acte de farouche énergie du jeune chef venait de ravir pour longtemps son autorité de capitaine.

Nous avons entendu Denis répondre à Marguerite, sur le sommet du mont Elster, qu'il ne la reverrait jamais ; il était de bonne foi en parlant ainsi.

Pour la première fois depuis qu'il était homme, en présence de

cette enfant adorable dont il venait de sauver la vie, il avait éprouvé un sentiment doux et tendre, et tel qu'aurait pu le ressentir le plus candide et la plus honnête nature. La brune et charmante fille du baron de Kergen lui était apparue comme une de ces visions angéliques qu'on ne peut oublier et qu'on garde, ainsi qu'en un sanctuaire, dans quelque recoin caché du cœur.

Instinctivement, il voulait conserver à cette vision sa pureté et son état primitif.

Il sentait bien qu'entre l'ange et le bandit l'abîme était trop profond pour être jamais comblé et que, s'il cherchait à se rapprocher de la chaste enfant, ce ne serait que pour la flétrir. Aussi sa résolution de ne jamais revoir Marguerite était prise, et d'une façon qui lui semblait irrévocable.

Mais Denis ne s'était pas bien rendu compte, dans le premier moment, du sentiment qu'il éprouvait.

Ce sentiment c'était de l'amour.

C'est en dire assez pour que nos lecteurs comprennent combien devait être fragile une résolution prise par un homme aussi peu accoutumé à triompher de ses passions et à se vaincre lui-même.

Denis, cependant, luttait ; mais cette lutte ne fut pas longue, et l'issue ne pouvait être douteuse.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés, que Denis n'avait plus qu'une pensée, plus qu'un désir ; c'était de courir au château de Kergen et de se retrouver auprès de cette même jeune fille qu'il s'était juré ne ne revoir jamais.

Seulement, cette étrange modification dans des projets pouvait entraîner pour lui des dangers réels.

D'abord, il lui fallait se mettre en vue, d'une manière toujours fâcheuse pour sa position.

Ensuite, pendant son séjour chez le vieux châtelain, mille circonstances fortuites pouvaient venir révéler son identité avec le chef des chevaliers du poignard.

Et alors. . . .

Mais Denis ne voulait pas se préoccuper de tout cela, et il ne cherchait qu'un moyen de se revêtir d'une inviolabilité d'emprunt, assez vraisemblable pour favoriser ses projets naissants.

XI. — KERGEN.

Denis se souvint fort à propos que, deux ou trois mois avant cette époque, un jeune gentilhomme français, voyageant à cheval avec son laquais, était tombé entre les mains d'un détachement de la bande que commandait Roncevaux.

Ce gentilhomme avait été tué dans le feu de l'action, en se défendant avec un courage désespéré.

Son cheval était par conséquent tombé au pouvoir des bandits, ainsi que sa valise qui renfermait certains papiers, auxquels, dans ce temps-là, Denis n'avait pas fait grande attention, et qui avaient été jetés dans un coin.

Denis fit chercher ces papiers, qu'on retrouva sans peine, et il les examina avec soin. C'était d'abord un passe-port au nom du chevalier Raoul-Hector de Navailles. L'âge et le signalement s'accordaient d'une façon presque identique avec l'âge et l'apparence de Denis.

Il y avait en outre plusieurs lettres de recommandation, adressées à des banquiers, à de riches commerçants et à de nobles personnages des principales villes d'Allemagne.

D'autres lettres, écrites de France au chevalier de Navailles, renfermaient des détails de famille que notre héros étudia avec un soin tout particulier et dont il se promit bien de faire son profit en temps et lieu.

Denis, ensuite, remplit de son plus beau linge et de ses vêtements les plus élégants la valise même de celui dont il allait usurper le nom. Il mit dans sa poche une bourse pleine d'or. Il fit seller le meilleur cheval des écuries, la valise fut ajustée derrière la selle en guise de portemanteau, et ces différents préparatifs accomplis, il envoya chercher le lieutenant.

Ce dernier ne se fit point attendre.

— Vous me demandez, capitaine ? — fit-il en entrant dans la chambre, somptueusement meublée, qui avait servi successivement au major et à son assassin.

— Oui, — répliqua Denis.

— J'attends vos ordres.

— Roncevaux, je quitte Falkenhorst.

(A continuer.)

DEUX POINTS DE VUE

Premier tramp. — Les italiens qui nous arrivent ici sont la ruine de notre pays.

Second tramp. — Ouais ! Si Christophé Colomb n'avait pas découvert l'Amérique, où en serions-nous ?

BAUME RHUMAL

Remède infallible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARIDON, 1703 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.